

En guise de préface

Les pages qui vont suivre sont des extraits de lettres quotidiennes adressées à ma famille. Je n'ai presque rien retouché, laissant à chaque lettre sa saveur propre, dénotant l'endroit d'où elle partit : trou d'obus, sape profonde ou village de repos. En les publiant, je n'ai aucune prétention littéraire ; je veux seulement essayer de noter pour ceux qui me liront la vie intime, aux sentiments si divers et à des heures si différentes, de ceux qui furent vraiment mêlés de près au grand drame.

À défaut d'autre mérite, ces notes auront celui de raconter des scènes vraies, des impressions sincères, d'être un reportage vécu et vivant. Je mêle aux descriptions des renseignements techniques, des bouts d'ordres, qui constituaient des « fuites » lorsque j'écrivais, mais qui éclairent d'une façon plus saisissante les choses qu'on ne saisirait pas bien sans cela.

Au PC bataillon où j'occupe la fonction d'adjoint du chef de bataillon, comme qui dirait le maître Jacques du service, je suis à l'extrême limite du point d'arrivée des ordres généraux — pas de tous mais presque, et ce qu'on ne lit pas on le devine. En temps calme, je vois de notre observatoire toute la ligne de bataille. Si l'on avance, le groupe du chef de bataillon se déplace avec la deuxième vague d'assaut. En tout temps je vois et je sais.

Les débuts

— *1^{er} août 1914.*

L'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche (28 juin), l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, l'opposition de la Russie, l'intervention de l'Allemagne (24 juillet), les discussions diplomatiques, la soumission de la Serbie à l'Autriche, la réponse de l'Autriche, trouvant la soumission quasi absolue de la Serbie comme inacceptable, la déclaration de guerre austro-serbe... Tels étaient les événements dont les journaux apportaient la nouvelle chaque jour. L'horizon était sombre. Chacun craignait la guerre et ne voulait point croire à ses pressentiments.

À la mairie de Vic, où j'étais secrétaire, je passais mon temps à téléphoner pour devancer de quelques heures le moment où les journaux annonçaient un fait accompli. À la fin de juillet, il n'y avait presque plus d'espérances de voir les conflits se résoudre pacifiquement. Le samedi 1^{er} août se passa dans l'angoisse. Toute la population de Vic était sur la place de Vic attendant du télégraphe l'effrayante nouvelle que personne ne croyait plus devoir éluder.

À trois heures du soir, on voit la femme du receveur des postes sortir les yeux rouges de larmes. On ne doute plus... Et quelques minutes plus tard le maire recevait la dépêche fatidique apprenant la déclaration de guerre... Voir ! La

mobilisation générale... Mais pour chacun, c'est la même chose ; le distingo n'embarrasse pas : c'est la guerre.

Le tocsin lugubre annonce l'avènement.

Et tandis que je rentre aux Ormeaux (où sont ma femme, ma mère, ma fille, ma grand-mère et ma tante), je rencontre une femme, voulant encore douter, qui me demande :

— Où est le feu ?

— À la frontière ! lui répondis-je.

— 3 août 1914.

Je dois rejoindre à Mirande le dépôt du 88^e infanterie, le troisième jour de la mobilisation.

À sept heures, le lundi matin, je quitte la maison. Adieux angoissés... Jarrade de Courdeau me porte à la gare de Jegun. Le train du Castéra me débarque à Auch. Celui d'Agen amène une rame interminable de wagons où s'entassent surtout des Bordelais. Je convoie avec des appréhensions mal contenues des débardeurs de quais dont les chemises rouges assortissent des mines patibulaires.

Mirande. Partout une cohue indescriptible.

— 4 août 1914.

Mes biens chères,

Ne vous alarmez pas encore. Je suis affecté à une compagnie de dépôt qui doit, normalement, instruire et encadrer une classe plus jeune qui va être appelée sous les drapeaux. Il est aussi normal que je sois des derniers à partir puisque je suis de la classe 1900, la dernière des classes de la réserve ; 1899 est la première des classes territoriales.

Une vingtaine d'instituteurs sont avec moi : Sanjou, Grézide, Dubavy, Moussaron, Méau, Lacassin, etc.

On habille fébrilement les classes 1908-1910. Toutes les femmes de Mirande, les unes à la caserne, les autres devant leurs portes, font des essayages ou cousent des boutons.

Dans les rues, une vraie foire. À la caserne, un cirque. On attelle à quatre, conducteurs montés, des chevaux achetés d'hier. Ils ruent et se cabrent ; on pousse aux roues et on rit des chutes. On charrie des camions de képis et de tuniques, tout est neuf, peut-être manque-t-il quelque bouton de guêtre... Demain, à midi, le régiment actif partira. Alors peut-être s'occupera-t-on de nous ?

Des vieilles classes de la réserve, on n'a convoqué que les cadres. À la 30^e compagnie, je suis 10^e, moi sergent, avec sept autres sergents, un adjudant et un sous-lieutenant nommé d'hier. Nous sommes libres, nous n'avons rien à faire, personne ne s'occupe de nous. Nos hommes sont convoqués pour le dixième jour de la mobilisation.

Chacun a bien, au coin de l'œil, comme vous ou moi, une grosse larme prête à jaillir et qu'on refoule par un gros effort de volonté. Toutefois on réussit à se ressaisir, à être très calme. On commente les rares nouvelles des journaux qui toutes parlent de la sympathie et de l'entraide que l'Europe nous réserve. C'est un réconfort. L'horizon paraît moins noir, l'issue de la lutte non douteuse, la campagne de courte durée.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis huit jours, j'ai mangé. Ça a passé tout seul.

N'ayez point de crainte encore, je pense à vous, ne pensez à moi que pour me chérir.

— 6 août 1914.

Nous seuls, gradés des compagnies de dépôt, sommes encore en civil. Tous les mobilisés, jusqu'aux territoriaux, sont habillés de neuf de pied en cap. Il n'a manqué que des jambières.

Toujours débarquent ici des trains de réservistes. Vous ne pouvez vous imaginer comme les nouveaux venus sont excités. La plupart des groupes allant de la gare à la caserne portent des pancartes carnavalesques. Mardi soir (5 août), il y eut dans les rues une retraite nouveau genre formée par cinq mille hommes peut-être, qui mêlaient leurs voix fausses pour chanter *La Marseillaise* ou hurler « À Berlin ! » sur l'air des lampions.

Hier, mercredi, le 88^e actif, doublé des classes 1908-1909-1910, est parti à pied pour Auch. *Speech* du maire et du sous-préfet sur le pont de la Baïse.

Le moral de tous ? Il n'y a pas de moral, on ne pense à rien. C'est la vie de caserne, le même milieu, la même ambiance ; on pense à manger, à « se débrouiller » sur les meilleurs effets, etc. D'ailleurs, avec notre confiance sereine, le honnissement général de l'Allemagne, les alliances qui pleuvent de partout, le succès n'est pas douteux.

— 7 août 1914.

Tout est toujours pareil. À la compagnie nous sommes maintenant quatorze sous-officiers, dont cinq instituteurs : Sanjou, Ortet, Ransan, Grézide et moi.

Nous avons organisé une popote.

— Lundi 10 août 1914.

J'ai dix minutes avant d'aller prendre faction devant la porte du quartier. Jusqu'ici, nous n'avons pas fait grand-chose, sauf nous ennuyer, en nous installant. On reçoit des hommes, on les habille, on fait des corvées, on se couche et on dort. De loin en loin, on lit les journaux et on va réclamer des lettres... qui n'arrivent pas.

Si Isaure vient me voir, qu'elle emporte de quoi manger. Dans les hôtels il y a foule, mais rien pour vivre, et c'est très cher.

Nous ne savons rien de rien des mouvements de troupes. « On dit » qu'une partie des hommes du dépôt va aller cantonner à Auch pour éviter, ici, l'encombrement et les épidémies. Mais rien n'est sûr. Nous sommes au dépôt — au dépotoir, comme nous disons —, nous attendons qu'on nous utilise.

— 11 août 1914.

Chères aimées,
J'ai reçu une de vos lettres... Bien sûr la poste est sur les dents.

*Seules, Nos pensées se croisent dans la nuit.
Divins oiseaux du cœur...*

Pourtant, si vous nous entendiez, vous n'auriez pas la traduction, même lointaine, des préoccupations de chacun de nous. Nous rions, nous sacrons, nous semblons faire litière des plus doux sentiments. Nous voulons paraître des brutes qui n'attendent que d'être à la frontière pour pouvoir se livrer à tous les mauvais instincts. Au fond, nous sommes toujours ce que Gyp qualifiait de « belle force tendre ». De la force qui ne veut pas paraître tendre, de peur de s'affaiblir en s'amollissant.